Document généré le 19 avr. 2024 05:24

Bulletin d'histoire politique

Falardeau le combattant

René Boulanger

Volume 19, numéro 1, automne 2010

Le cinéma politique de Pierre Falardeau

URI : https://id.erudit.org/iderudit/1056008ar
DOI : https://doi.org/10.7202/1056008ar

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Bulletin d'histoire politique
VLB Éditeur

ISSN

1201-0421 (imprimé)
1929-7653 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Boulanger, R. (2010). Falardeau le combattant. *Bulletin d'histoire politique*, *19*(1), 9–21. https://doi.org/10.7202/1056008ar

Tous droits réservés © Association québécoise d'histoire politique; VLB Éditeur, 2010

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Falardeau le combattant[1]

René Boulanger
Journaliste

Deux jours après la mort de Pierre Falardeau, le chroniqueur Richard Martineau, du *Journal de Montréal* écrivait que Pierre Falardeau le pamphlétaire avait nui à la cause de l'indépendance. Commentaire à la fois étrange et méprisant, mais surtout extrêmement provocant et blessant pour les proches qui s'attendaient à vivre leur deuil dans le respect qui convient. Cette remarque tenant du déréel ne mérite même pas réfutation tellement elle reflète la superficialité de son auteur. Mais je ne suis pas sûr que Falardeau, de son vivant, aurait laissé passé ça. Il aimait bien passer à la moulinette les invertébrés qui s'aventuraient à le défier du haut de leurs dés à coudre. Falardeau était grand. Voilà qui le résume assez.

Cette dimension, c'est en fait celle de l'homme libre. Son intransigeance, qui parfois détonnait dans le Québec de la rectitude politique, trouvait sa source dans une quête fondamentale, celle de la liberté. Il se rendra compte très tôt que le Québécois, et probablement aussi l'homme moderne, ne sait pas que sa liberté est factice. Ce Québécois ne sait pas que des siècles de conditionnement idéologique, et de puissants appareils de désinformation ont construit autour de lui des murs plus infranchissables que ceux des prisons de Guantanamo. Ce sont ceux qu'il porte en lui-même. Mais avant de tenir ce discours, Falardeau s'attache à travers son travail d'artiste, de tribun et d'écrivain à détruire ce mur en lui aussi. Il dira souvent : « Nous sommes tous colonisés à différents degrés, y compris moi ». Ce qu'il appelle *liberté* n'a rien à voir avec l'image hollywoodienne qu'on connaît, c'est d'abord une aventure spirituelle, une conquête à l'intérieur de soi-même. Aussi, pour lui, l'espace de la culture est à libérer au même degré que l'espace politique. C'est un lieu à investir de sa parole, de son regard, de sa vie. Souvent, il reprochera aux artistes de ne parler de rien, d'accepter l'ordre politique qui nous domine, de refuser le combat, de faire des pubs de McDonald's et de Kellog's. Probablement parce que l'artiste est celui dont la condition se rapproche le mieux de l'homme libre

dans un sens ancien, il lui accorde un statut qui tient probablement de l'ordre du sacré. Un acteur n'a pas le droit moral de se laisser embrigader par le monde marchand. Il doit être le gardien de la liberté. De même, les poètes et les écrivains et, à un certain degré, les journalistes. Mais cette exigence absolue de Falardeau correspond aussi à une vision absolue : « La liberté n'est pas une marque de yogourt ».

Dans un livre du XVIe siècle qu'il relira souvent, *Discours sur la servitude volontaire*, de La Boétie, il trouvera l'explication la plus limpide de ce qu'il vit. Cette pensée de La Boétie, il l'a faite sienne, la citant dans son film 15 *Février* 1839. Elle se résume à ceci : aucune bête sauvage n'accepte de se faire mettre en cage sans gémir et souffrir cruellement. Seuls les hommes acceptent d'être domestiqués sans contrainte. Le pouvoir n'est qu'une convention. Le maître n'existe que par le consentement des masses. Et pourquoi acceptent-elles ? Parce qu'elles ne savent pas ce qu'est la liberté. Il faut trois générations pour l'oublier. Après trois générations, c'est l'esclave qui défend le maître. C'est le dominé qui porte le glaive pour les rois, les princes, les puissants. Et parce qu'il n'était pas cela mais, dès la naissance, un loup sauvage, Falardeau a passé sa vie à mordre et à secouer la cage, essayant au mieux d'expliquer ce que pouvait être la liberté, tout en cherchant à la cultiver à l'intérieur de lui-même. Tout en la défendant à la fois contre le mensonge et les actions guerrières des impérialistes.

Aussi, je ne répondrai pas à Martineau. Mais en disant un peu ce que je connais de Pierre Falardeau, je pense que ce sera bien défendre sa mémoire.

J'ai connu Pierre Falardeau en 1977. Je sortais d'un malheureux schisme qui s'opérait à l'intérieur du Parti des travailleurs du Québec. Cette formation issue de l'aile gauche du RIN n'avait pu reconstituer la tendance Socialisme et indépendance qui avait éclaté lors de la dissolution du RIN au profit du Parti québécois. Les milieux socialistes étaient alors rudement secoués par une mouvance pro-canadienne se revêtant du manteau maoïste de l'internationalisme prolétarien qui, en définitive, condamnait la lutte pour l'indépendance des Québécois. Des militants sincères mais peu formés à l'histoire, se jetaient dans la lutte idéologique et s'emparaient des organisations populaires telles les garderies, les coops d'alimentation, bref, tout ce qu'on appelle aujourd'hui l'économie sociale, et faisaient une guerre acharnée aux militants socialistes non-maoïstes.

Pour qui voulait militer hors de ce cadre, il ne restait que les syndicats et le Parti québécois. Pour les tenants de Socialisme et indépendance, c'était le désert. Une sorte d'oasis toutefois se maintenait, c'était le Centre de formation populaire, un organisme financé à la fois par Centraide et par les syndicats, visant à donner de la formation aux bénévoles et cadres des organisations populaires. Suzanne Chartrand, la fille du syndicaliste Michel Chartrand, était une des figures bien en vue de ce centre. En 1977,

ce centre a toutefois dû subir l'épreuve du feu. Les maoïstes s'y étaient infiltrés et avaient décidé de prendre le contrôle d'une assemblée générale pour procéder à sa dissolution. Les militants du Centre de formation populaire avaient réagi de façon un peu syndicale en contrôlant l'entrée de la salle avec une montagne de muscles et en ne laissant entrer que les partisans de la non-dissolution.

À la lettre, la démocratie en avait souffert, mais un instrument de libération était sauvegardé. Combattus par les mêmes maoïstes, quelques militants orphelins du PTQ se retrouvent donc au CFP. Sur le plan idéologique, un intellectuel de premier plan, Gordon Lefebvre, permanent alors du CFP, avait recréé autour de lui un noyau d'intellectuels révolutionnaires héritiers de la revue *Parti pris* mais également de Pierre Vadeboncoeur. C'est donc autour de ce cercle de Gordon Lefebvre et du CFP que j'ai commencé à fréquenter ce loup étrange qu'était Pierre Falardeau. Issu du milieu syndical, ma rencontre avec l'artiste a été tout un choc. Cela a déterminé ma carrière d'écrivain. C'était l'époque du *Magra*, mais surtout de son film de montage, *Pea Soup*, co-réalisé avec Julien Poulin et où l'on sent toute l'influence de Gilles Groulx. La guerre contre les marxistes-léninistes n'avait jamais dérougi pour lui, car son milieu du cinéma alternatif était aussi contaminé que celui du mouvement populaire. Les annales de la Cinémathèque québécoise pourraient relater une mémorable soirée où Falardeau traite le directeur de la Cinémathèque de « police montée » pour avoir lancé un livre intitulé *Les Cinémas canadiens*, où le « cinéma québécois » n'existe que comme entité francophone du « cinéma canadien ».

Les ennemis faits à cette époque le sont restés pour le reste de sa vie. Et même récemment, à une conférence à Trois-Rivières, il revient sur cette période qui l'a profondément blessé. Nous sommes à l'aube du référendum de 1980 et des milliers de jeunes militants embrigadés dans la mouvance maoïste refuseront le combat québécois. Évidemment, le référendum de 1980 a été une immense déception pour les indépendantistes mais en même temps, cela a causé la dislocation définitive de la tendance Socialisme et indépendance issue du RIN et du FLQ. Pour Falardeau, cela ne posait pas vraiment de problèmes. L'indépendance est une valeur en soi. On n'a pas à lui imposer de conditions telles la réalisation du socialisme ou d'un autre « isme ». La liberté est une valeur universelle. Cela se manifeste dans ses conférences par la célèbre phrase : « Que tu sois jaune, noir ou blanc, les cheveux rouges ou à petits pois, si t'es pour l'indépendance, t'es mon frère. Si t'es contre, je t'haïs ».

Ces conférences, dans les cégeps, les universités, les comtés, il en aura probablement fait une bonne centaine dans les années qui ont suivi son émergence médiatique. Avec Jacques Parizeau, il était le conférencier le plus couru auprès des étudiants. Sa maîtrise du verbe y était pour quelque chose, aussi son aisance, sa facilité à imager, son recours aux formules

choc. Parfois, il ruminait une de ces formules pendant des semaines avant de la placer dans un de ses textes ou de ses interventions. Une belle image apprise auprès d'un pêcheur ou d'un gars de la construction, il la poétisait et lui donnait une tournure littéraire. Ce qui donnera : *Les bœufs sont lents mais la terre est patiente*[2]. Mais le talent n'explique pas à lui seul ce succès de foule auprès des jeunes générations. Il y a quelque chose de plus fondamental et c'est le besoin d'un discours exprimant la racine profonde du nationalisme historique et populaire. Et pour cela, il n'est pas difficile d'avancer qu'à chaque étape de sa vie, Pierre Falardeau articulait la vision la plus juste et la plus conséquente de la condition québécoise.

Il était, au sens où Gramsci le définit, un intellectuel organique, donc connecté sur une culture politique enracinée au sein du peuple depuis l'aube de sa résistance. Il ne portait pas un simple discours mais une parole et ceci dans le sens qu'il n'y avait pas de hiatus entre l'énoncé de sa pensée et son engagement. Pour lui, la bataille de l'indépendance était un choix entre la vie et la mort. Une question viscérale. Lorsqu'il devint un personnage public, les gens l'arrêtaient dans la rue pour lui dire simplement qu'il exprimait le fond de leur pensée à eux. Il s'étonnait souvent, me confiant parfois : « Mais pourquoi ils le disent pas eux-mêmes ? ». L'autre variante, c'est quand on disait de lui : « Lui, il parle ! ». Sa réflexion surprenait, il se disait : « Le problème, c'est pas que je parle, le problème, c'est pourquoi les autres ne parlent pas ? ».

En fait, Falardeau connaissait la réponse. Il savait qu'il avait épousé la vision des classes populaires de la lutte nationale. Il parlait donc pour ceux qu'on n'entendait jamais, qui n'avaient pas de tribune et qui n'avaient pas les outils intellectuels pour construire un discours. Falardeau a trouvé leurs mots, leurs pensées, leurs espoirs. Il disait ce qu'ils auraient voulu dire. Pour les docteurs en Histoire de l'école impérialiste de l'Université Laval, évoquer le thème de l'oppression nationale, c'est une sorte d'absurdité. Mais vu du côté des gars de *shops*, des pêcheurs de la Gaspésie, des bûcherons de La Lièvre, c'est sensiblement différent. L'oppression essentielle dont parle l'historien Maurice Séguin devient l'oppression quotidienne, celle en particulier de l'oppression linguistique dans ce Montréal de la diglossie. En haut de la montagne c'est Westmount, en bas de la côte c'est Saint-Henri. Falardeau, lorsqu'il se rendait dans les régions, se plaisait à évoquer les quartiers riches et anglais des anciennes villes industrielles qui rendent compte de façon visuelle de la fracture des classes dans un Québec colonisé. Ce nationalisme populaire plongeait dans de très anciennes racines et participait du mécanisme de la mémoire que Falardeau partageait et enrichissait. À mon sens, Falardeau était simplement ce qu'on appelle une voix. Elle exprimait un peuple, certes, mais plus que cela, elle se reconnaissait dans sa résistance.

Lorsque Falardeau racontait l'origine de son éveil politique, il revenait presque toujours à son père, qui était lui-même un militant du mouvement coopératif devenu gérant de la caisse populaire de Châteauguay. Son père l'avait emmené à une soirée animée par René Chaloult, propagandiste de la nationalisation de l'électricité, et Falardeau raconte que « cela l'avait scié en deux ». Instruit par les tenants du nationalisme économique, Falardeau aborde donc la question nationale du point de vue des déclassés et des exploités du système colonial. La sensibilité populaire face à l'exclusion et l'aliénation nationale, il s'en empare et la transforme assez tôt en pratique révolutionnaire. La patience de Lionel Groulx fait place bientôt à l'impatience du RIN et du Front de Libération du Québec et rencontre l'adolescence en ébullition du jeune Falardeau, pensionnaire au Collège de Montréal avec son nouvel ami Julien Poulin.

Cette époque est marquée par l'émergence mondiale des mouvements de décolonisation. Aimé Césaire, Frantz Fanon, Albert Memmi, lui apprennent la notion de colonisé, les pratiques d'asservissement. La guerre d'Algérie et la guerre du Vietnam lui enseignent ce qu'il lui restait à apprendre. Sous des vernis démocratiques, la situation du Québec est une situation coloniale au sens classique du terme. Toute sa vie, Falardeau creusera l'histoire de son peuple sous l'angle de ce rapport de domination avec un empire. Sa lutte ne sera jamais une lutte constitutionnelle mais une déclaration de guerre à l'impérialisme. De là, sa sympathie pour la révolution cubaine, l'indépendance algérienne, la lutte de libération du Vietnam et finalement la résistance palestinienne.

Il se reconnaissait facilement dans le militant de la lutte armée. Il savait tout de Guevara, du général Giap mais surtout de la résistance française. Un de ses livres favoris était *Hommage à la Catalogne* de George Orwell qui racontait l'engagement de l'écrivain au côté des forces républicaines résistant aux fascistes du général Franco. Plusieurs fois, il dira avoir regretté de n'avoir pas été recruté par le Front de libération du Québec. Il ne les connaissait pas de près, telle en était la cause, uniquement. En 1981, il se reprendra, fera la connaissance de Francis Simard qu'il visita en prison. Ce sera le début d'une persistante amitié et d'une collaboration artistique. À l'instigation de Pierre, Francis écrira *Pour en finir avec Octobre*. Ce livre deviendra la base du film *Octobre*. Il faudra dix ans à Pierre Falardeau pour réussir à financer ce film qui sera combattu par les milieux fédéralistes sans que personne au Québec ne lève le petit doigt pour dénoncer la censure. Auparavant, Falardeau, grâce toujours aux lumières de Francis Simard, aura réussi à faire *Le party*, aujourd'hui un classique des films sur la prison.

Toute cette époque de l'inspiration des luttes anticoloniales l'amène à de solides réflexions sur le militantisme québécois. Quand des gens reprochent l'apathie des politiciens, il rétorque souvent : « Mais toi, qu'est-ce

que tu fais ? ». Il dénonçait autant la fuite des intellectuels, des artistes, des journalistes. Pour lui, la lutte, c'était tous les jours. Et tous les jours, il fallait faire des gestes pour l'indépendance. Petits ou grands. Si on ne pouvait faire des films ou des livres, il fallait faire des graffitis.

C'est ainsi qu'en 1980, il avait organisé des commandos de graffitistes qui faisaient toutes les stations de métro pour porter le message du camp du Oui. Deux ans plus tard, après un jugement négatif de la Cour suprême sur la loi 101, il est invité à monter sur la tribune du Centre Paul-Sauvé et livre un discours mémorable où il remporte un vif succès en lançant à propos des juges : « Qu'ils aillent se torcher avec leur perruque ! ». Mais pendant que les autres tribuns rentrent chez eux et vaquent à leurs affaires, lui, il organise de nouveaux commandos de graffiteurs. Cette fois, ça tourne mal. Il est arrêté et tabassé toute une nuit de temps, les policiers croyant avoir affaire à un nouveau FLQ dont il en était le chef. Pierre gardera par la suite un problème de vision permanent dû à un coup de matraque sur l'arcade sourcilière.

Comme j'étais arrêté en même temps que lui, je peux témoigner du côté éprouvant de cette arrestation et de ce passage à tabac qui a duré des heures. Politiquement, nous n'avons pu profiter de cette excellente tribune qu'a pu être notre passage en cour car nous avions orchestré une campagne de graffitis en deux temps. Le premier soir, il fallait écrire des insultes à l'endroit des Québécois et de la loi 101 comme si nous étions des anglophones et l'idée, c'était de revenir un deuxième soir pour barrer les slogans anglophones et défendre la loi 101. Malheureusement, nous avons été arrêtés le premier soir et ne pouvions publiquement défendre le contenu de nos graffitis, ni nous en prendre au traitement policier car notre cause était par trop bizarre.

Ce qu'il faut retenir de cet épisode, c'est que pour Falardeau, il n'y avait pas de trêve, ni de temps mort. Comme il y avait beaucoup de manifestations à l'époque, il avait décidé avec son ami Poulin de se faire une immense banderole aux couleurs du drapeau patriote qu'ils brandiraient à deux dans toutes les manifs où ils iraient. Dessus, c'était écrit : « Rien n'est plus précieux que la liberté et l'indépendance ». C'était une citation de Ho Chi Minh dans une adresse au peuple vietnamien. Falardeau avait décidé que c'était maintenant une citation québécoise. D'ailleurs pour lui, tout ce qui était révolutionnaire était québécois. Invité plusieurs fois à des soirées chiliennes pour lire des poèmes de Pablo Neruda, il disait que Neruda était québécois. Il disait la même chose de Mikis Théodorakis, le compositeur grec connu pour sa résistance à la dictature des colonels. Il finira d'ailleurs par rencontrer Théodorakis lors d'un de ses voyages à Montréal.

Anecdote : Théodorakis lui confiera être déçu de la tournure de sa vie. Il n'y avait plus de place pour l'idéal car les gens ne voulaient plus changer

le système politique, ils étaient heureux semble-t-il. Falardeau lui dit alors que nous, il nous restait à faire l'indépendance et que la lutte nationale était encore une lutte présente. Théodorakis lui dit alors : « Quelle chance, vous êtes donc malheureux ». L'anecdote mériterait d'être expliquée, mais ce qui importe, c'est simplement de montrer que la résistance était de tous les instants, de toutes les attitudes et amplitudes. Pour lui, un petit film, c'était la guérilla, un long métrage, c'était l'artillerie lourde.

Après le film *Le party*, il y a eu un moment où il se consacrait à *Octobre* et il est resté longtemps sans tourner. C'est alors qu'il a monté *Le temps des bouffons*, son œuvre la plus mythique car réellement clandestine. L'ONF qui avait décidé de l'aider à monter le film, recule en voyant le montage final. Des amis de l'intérieur l'aident à sortir les copies et il décide d'en faire des copies vidéo qu'il ira vendre dans les tavernes. Suite à un article de Franco Nuovo, c'est devenu un objet recherché. Il y a eu des journées où les gens faisaient la queue dans son escalier du logement de la rue Panet pour attendre des copies qui devaient arriver à telle heure. Parfois donc, sa guérilla prenait des allures de grandes offensives.

Toujours dans le domaine de la guérilla, il y a eu un épisode vers la même époque où suite à un nouveau jugement de la Cour suprême, Robert Bourassa décide de réintroduire le bilinguisme dans l'affichage commercial. Un petit groupe dont il fait partie décide de faire une manifestation à toutes les semaines, même jour, même heure devant la tour de Radio-Canada. C'est alors que sa banderole a repris du galon. Tous les mercredis, il la ressortait et venait la déployer sur le parterre de Radio-Canada en faisant klaxonner les camionneurs qui le reconnaissaient. C'était une période assez dure économiquement, celle où le cinéaste Jean-Claude Lauzon arrivait parfois avec une épicerie qu'il livrait lui-même chez Falardeau pour nourrir la petite famille. Cette modeste manifestation, au gré des saisons allait en s'essoufflant et le nombre de participants devenait de plus en plus symbolique. Mais lui, il l'a fait durer un an, sans sauter une seule journée. Au plus fort de l'hiver, il pouvait faire moins 30 degrés et si les autres restaient chez eux, vaincus par le froid, lui il y allait avec son groupe d'irréductibles réduits à quatre manifestants mais qui, comme lui, s'installaient dans la durée. Au bout d'un an, cette vigile s'est terminée pour le motif qu'enfin il allait plonger dans son film *Octobre*.

Il n'y avait donc pas de journée sans combat. Il y avait toujours une parole à dire, une réflexion à faire, une conscience à construire. Il y avait ce feu qui couvait mais il importe aussi de dire que l'époque des années 1970 avait permis l'éclosion de cette puissance créatrice et révolutionnaire. Falardeau le loup avait fini par rencontrer sa meute. Il y eut *Speak White* et la *Nuit de la poésie* où Miron se révèle comme notre grande conscience nationale. Par son intelligence, Michel Chartrand faisait encore le délice des foules et nous abreuvait de révolte, tout comme Pierre Bourgault et André

d'Allemagne. C'est le peuple, c'est la révolution qui ont ouvert la cage de l'intellectuel militant.

À 30 ans, Falardeau était déjà cet observateur sensible de la condition humaine. Quand je l'ai connu, il arrivait d'un voyage en Algérie où il tournait *À force de courage*, un documentaire sur une commune agricole qui reprenait pour des dizaines de familles l'exploitation d'un domaine appartenant jusqu'à l'indépendance à un colon français. Lors de ce voyage, il rencontra des révolutionnaires du Tchad, de l'Afrique du Sud. Plus tard, il ira au pays Basque, en Corse, au Mexique, au Brésil, à Cuba. Mais aussi, il développe un projet avec les Inuits du Nord et découvre une autre forme de colonialisme, le nôtre. Mais pour lui, cela ne nous retranche pas d'avoir à faire notre propre combat qui s'inscrit dans une trame planétaire. C'est l'époque où Falardeau découvre Siqueiros et la peinture muraliste mexicaine. Un art révolutionnaire mais sans les conventions du réalisme socialiste. Un art explosif qui rejoint à la fois la conscience révolutionnaire des masses et la mise au pouvoir de la créativité la plus libre et la plus éloquente.

Peu après son premier court métrage *Elvis Gratton*, il arrivera à fusionner tous ces courants dans une œuvre coup de poing, *Speak White*, d'après le poème de Michèle Lalonde. Simple montage de photos qu'il réalise avec son vieux compagnon Julien Poulin, cette œuvre forte par l'évocation la plus incantatoire devient, d'après moi, la pierre d'assise de toute son œuvre à venir. Le combat pour la Liberté c'est aussi un combat contre l'exploitation.

> Ah
> Speak white
> Big deal
> Mais pour vous dire
> l'éternité d'un jour de grève
> pour raconter une vie de peuple concierge
> mais pour rentrer chez nous le soir
> à l'heure où le soleil vient crever au dessus des ruelles
> mais pour vous dire oui que le soleil se couche oui
> chaque jour de nos vies à l'est de vos empires
> rien ne vaut une langue à jurons
> notre parlure pas très propre
> tachée de cambouis et d'huile

C'est aussi l'époque de *L'homme rapaillé*, du poète Gaston Miron. Ce livre, Falardeau le relira régulièrement tout le long de sa vie. C'était plus qu'un livre de chevet, c'était une intrusion dans le monde partagé de la douleur. Falardeau reconnaissait sa souffrance dans la plainte de Miron. C'était la même assurément, née de la condition commune et radicalement ressentie comme une atteinte à l'être. Du porteur d'eau jusqu'à l'homme

d'aujourd'hui, du vaincu, du proscrit, du mis à gage jusqu'à aujourd'hui, du dépossédé jusqu'à l'homme d'aujourd'hui, il n'y a pas de rupture. Dans son film *Octobre*, Falardeau fera lire à Luc Picard des extraits du poème *L'octobre*.

> L'OCTOBRE
> voici mes genoux que les hommes nous pardonnent
> nous avons laissé humilier l'intelligence de nos pères
> nous avons laissé la lumière du verbe s'avilir
> jusqu'à la honte et au mépris de soi dans nos frères
> nous n'avons pas su lier nos racines de souffrance
> à la douleur universelle dans chaque homme ravalé

Gaston Miron est devenu son ami, comme Gilles Groulx, comme Pierre Perrault. Falardeau se nourrissait de ces intellectuels de la québécitude. Mais la réflexion de Falardeau prit un jour une tournure qui pouvait déconcerter dans le discours contre l'aliénation. C'est la naissance d'*Elvis Gratton*.

Du Pierre Perrault d'*Un pays sans bon sens*, à un Pierre Falardeau d'*Elvis Gratton*, il y a une distance telle que la filiation s'avère soudain difficile à cerner. Et pourtant Falardeau la revendique. Falardeau a toutefois franchi une ligne que n'avaient pas franchie ces cinéastes, celle de la dénonciation du pouvoir. Il le fait à travers la caricature d'un homme d'affaires libéral, un mononcle comme on en retrouve dans toutes les familles québécoises. Pour lui, le rire est une arme, il faut s'en servir, c'est tout. Comme plus tard, il décidera de se servir de sa propre notoriété ou du caractère incisif du pamphlet. Dans *Elvis Gratton*, il se bat encore et toujours. Plus il rit, plus il se bat. Illustrer la liberté ne suffit pas. Il faut montrer son contraire, la bêtise créée par les appareils d'asservissement. Mais il y aura aussi dans cette aventure l'amour des formes populaires héritées du burlesque. Dans sa bataille contre l'aliénation, Falardeau réinventera donc le comique politique.

Elvis Gratton naît peu après le référendum de 1980. Il se divisera en deux fois trois cycles. Premier cycle, trois courts métrages qu'il assemblera pour un long métrage. Deuxième cycle, trois longs métrages portant sur trois dimensions de l'aliénation. Cette intrusion dans le monde du burlesque sera la partie de son œuvre la plus critiquée. D'aucuns d'ailleurs refusant d'y voir une œuvre, l'assimilant plutôt à des nécessités alimentaires. Pierre Falardeau défendra cette œuvre au même titre que les autres, la situant au même niveau que ses films les plus dramatiques. Il s'en expliquera abondamment dans un livre que nous avons fait ensemble, *Le monde selon Elvis Gratton*[3], paru aux Éditions du Québécois.

A posteriori, on se rend compte que la démarche Gratton aboutit à l'étude des mécaniques du pouvoir. Dans *Gratton I*, Falardeau-Poulin

nous montrent un sans grade, un simple caporal au service du système. Acculturé, dénationalisé dans une identité multiple construite sur la fascination du star-system américain, ce sous-fifre est un dangereux supporteur du régime impérial, à la limite de la tentation fasciste. Contre certaines apparences, *Elvis Gratton II* et *III* ne sont pas la répétition du premier. Dans son deuxième film, Falardeau explore le monde de la pub et du star-system. Elvis n'est plus un petit rouage, il participe lui-même à la fabrication du pouvoir. Il se sert de la fascination médiatique comme d'un outil de domestication des masses. Hyper-vedette mondiale, Elvis Gratton accélère le processus d'acculturation de son propre peuple, le rendant réceptif au discours impérialiste. Dans *Elvis Gratton III*, Falardeau va plus loin. Elvis a atteint le sommet du pouvoir grâce au contrôle du plus puissant outil de désinformation, la télévision. Le résultat de ce processus de dépossession mentale se retrouve singulièrement inscrit dans la finale de son premier film d'une demi-heure. Il s'agit de la scène où la caméra reprend un travelling effectué dans la première séquence du film où cette fois tous les personnages portent le même masque d'Elvis. Le générique renchérit en donnant le même prénom Elvis à tous les collaborateurs du film. Le message est clair. Nous sommes tous atteints à un degré ou l'autre de l'altération de notre identité. « Nos barreaux sont dans nos têtes », dira Falardeau dans plusieurs de ses interventions.

Malgré le fort degré de signification du cycle Elvis Gratton, il reste que c'est la partie de son œuvre la plus critiquée et pour ainsi dire rejetée par toute une classe d'intellectuels et de journalistes très en vue. Le succès populaire n'atténue pas chez Falardeau cette blessure ressentie par le rejet de ses films comiques. Dans *Le monde selon Elvis Gratton*, il s'en ouvre abondamment. Il a profondément sur le cœur les commentaires assassins qui le clouent au pilori. Il finira par se dire : « Mais c'est parce que je touche quelque chose ». Même pour un boxeur habitué comme lui à recevoir des coups, ça fait très mal de voir ses films classés parmi les navets dans les évaluations du *TV Hebdo* et autres rubriques de cinéma. Il avait certainement, oui, touché quelque chose.

De tout cela, il ressort que pour lui la culture est donc au cœur de la lutte politique. Elle participe du degré de conscience ou d'élévation que requiert l'exigence du combat. En voulant illustrer la liberté et son contraire l'aliénation, Falardeau voulait d'abord inviter au combat.

Mais en dehors de l'invitation au combat, il restait le combat lui-même. Chaque film a été une dure bataille contre des armées de fonctionnaires. Comme Falardeau ne tournait pas de pub et rarement de clips vidéos, il vivait assez modestement comparé aux autres cinéastes québécois. Ses premiers films, y compris *Gratton I* ne lui avaient pas rapporté beaucoup d'argent car pour financer les films, il fallait rogner sur le salaire du réalisateur. Le plus souvent, c'est une conférence dans un cégep qui lui per-

mettait de remplir le frigidaire ou de payer le loyer. Il n'a jamais eu de voiture neuve et en était en plus assez fier. Quand on s'est mis à l'inviter à des émissions de variétés, il disait simplement : « ça paie, j'y vas ». Quand il a gagné le prix Molson du meilleur film québécois pour *Octobre*, il était drôlement coincé. Il aurait voulu refuser le prix, mais sa blonde venait d'accoucher et il avait vraiment besoin d'argent. Il décide donc d'aller chercher le prix au montant de 5 000,00 $, tout en faisant un discours le soir même pour dénoncer l'empire Molson et son rôle dans l'asservissement des Québécois. On le lui a reproché, mais, en même temps, non seulement fallait-il manger, mais aussi quelle merveilleuse tribune pour faire un coup d'éclat politique. Car la lutte, toujours, reste présente.

Il faut avoir à l'esprit ces préoccupations économiques et ce tiraillement incessant pour comprendre le souci que lui causaient tous ces empêchements de tourner. « La liberté avait ce prix », disait-il parfois. Quand Téléfilm Canada lui refuse le financement pour 15 *février* 1839, il relève le gant à nouveau. Il va se battre mais cette fois, il aura acquis assez de notoriété pour pouvoir mener une véritable campagne politique autour d'un projet de film refusé par une institution fédérale. Il fera d'abord publier le scénario pour faire connaître au public ce que les institutions fédérales choisissent de censurer. Presque aussitôt un comité se forme, une première soirée de solidarité avec Dan Bigras et des artistes de la relève a lieu dans un café de la rue Mont-Royal. Peu longtemps après, c'est le Spectrum avec Gilles Vigneault, Éric Lapointe etc. Puis des marches, des soirées politiques, des apparitions télé. L'aventure aura duré deux ans mais le résultat est atteint. Le film pourra se faire avec l'argent des institutions québécoises et du fond recueilli par souscription populaire. Des milliers de donateurs ont rendu la chose possible. Dans les annales du cinéma québécois, ce simple fait devrait suffire à classer à part ce film né si l'on peut dire d'un mouvement du peuple. Et de ce mouvement naîtra autre chose. Le film 15 *février* 1839 a une telle résonance qu'il crée à nouveau la mémoire des événements. Pendant des années, des jeunes de toutes les régions du Québec referont le 15 février des événements à la mémoire de Chevalier De Lorimier et de ses compagnons. Avec ce film, on sent qu'apparaît une nouvelle génération politique différente de toutes les autres, prête, on dirait bien, à accepter cette vision de Falardeau d'un combat pour la vie ou pour la mort.

Au référendum de 1995, Falardeau avait produit un film d'une minute pour un collectif intitulé 1837 *secondes pour l'indépendance*. Il concluait ce film en disant : « Nous sommes tous responsables ».

Les funérailles de Pierre Falardeau à l'église Saint-Jean-Baptiste montrent qu'il a été entendu. Pour ceux qui l'ont écouté et compris, le combat québécois a pris une nouvelle dimension. Il cesse d'être une option pour devenir une lutte à finir. Il suffit d'un carré d'irréductibles pour que ne

cesse jamais le combat. En ne cessant pas, on se donne la seule chance de vaincre. De là, sa fameuse lettre à Jérémie lorsqu'il explique à son fils qu'il se bat, qu'il se bat !

L'homme libre est peut-être nécessairement un combattant.

Il reste aussi une autre facette de Falardeau à éclairer. Depuis le début de ce court essai, j'évoque l'image du loup. Cette image qui me vient, il la validait souvent en disant de lui : « Je suis un primitif ». Quand on parle d'aliénation, il ne faut pas considérer uniquement le monde des idées mais aussi celui de la vie, simplement. L'homme moderne ne cultive plus son blé ni ne fait son pain ni même ne construit sa propre culture. Il consomme ce que le monde industriel produit pour lui. Pierre Perrault avait déjà exploré toute la perte de sens qui découle de cette désappropriation des gestes nourriciers. Sans faire de film là-dessus, Falardeau a par contre, dans sa vie, cherché à se rapprocher de cette culture ancestrale. C'est pourquoi, il donnait tant d'importance à sa maison de campagne dans les Cantons de l'Est : là, il pouvait préparer lui-même son bois de chauffage, restaurer sa maison, partir à la chasse. Chaque année, il allait chercher son chevreuil. Mais pour être encore plus près du geste primitif, il chassait à l'arc. Son rapport avec le monde animal était assez près de celui des Amérindiens. Il n'avait aucun intérêt pour les animaux domestiques, pour lui, la bête sauvage méritait tout son respect. L'homme doit son existence à ces manifestations diverses du monde animal duquel il fait partie. Pour cela, le chasseur a droit à une place à part. Il échappe à la décadence du monde aseptisé des grandes villes modernes.

Comme son ami le cinéaste Bernard Gosselin, Falardeau aimait les gars de bois, les pêcheurs, tous ceux qui pouvaient comprendre le sens originel de la vie. Pour lui, ce n'était pas niaiseux de s'intéresser à la cuisine du terroir, à la fabrication des raquettes, à tout ce qui finalement avait fait la civilisation québécoise qui était probablement la civilisation tout court, la civilisation paysanne. Pasolini, dans ses *Écrits corsaires*, déplore ce formidable processus d'acculturation qu'a été la disparition du monde paysan. C'est pour cela que Falardeau haïssait la banlieue qui avait détruit les villages et les champs. Par contre, il aimait retrouver des traces de cette civilisation dans le parler populaire des gens de Saint-Henri et de Maisonneuve. Il retrouvait chez eux des éléments communs aux pêcheurs des Îles de la Madeleine, aux mineurs de l'Abitibi. Ils avaient gardé un trésor : la langue du peuple. Il adorait découvrir de vieilles expressions ou formules sauvegardées d'un lointain passé. Falardeau était donc plus qu'un primitif, c'était un ancien.

De tout ce qui a fait Falardeau, il reste à brosser de multiples tableaux. Mais ce serait s'éloigner de sa manière qui était de cultiver la simplicité. En évoquant le combattant, je crois bien toutefois avoir commencé par le commencement. Tout se rattache à cette émergence d'une conscience cla-

mant haut et fort : « Rien n'est plus précieux que la liberté et l'indépendance ». Il était grand ! C'est à redire souvent. À part son œuvre artistique, il a légué aux Québécois, quelque chose d'encore plus fort : une œuvre politique. Et même mieux, il a éduqué toute une nouvelle génération indépendantiste et donné une immense profondeur au combat national. Avertissant que la lutte serait dure et longue, il a malgré tout été suivi. Entre les têtes grises du Parti québécois et les jeunes cégépiens d'aujourd'hui, il manque une génération militante à qui personne n'avait parlé et que personne n'avait convoquée au combat national. Il a mis fin à cela. Aujourd'hui, émerge une cohorte révolutionnaire solidement imprégnée de la pensée transmise par Pierre Falardeau. Loin de la juger dépassée, elle pose la question sur une base fondamentale. « Nous sommes une nation conquise et annexée, a-t-il dit souvent, ça n'a pas changé ». Tant que l'indépendance ne se fait pas, c'est la mort qui gagne du terrain. Il aura dit souvent dans ses conférences : « Dans le monde où nous vivons, seuls les peuples qui se donnent un État ont une chance de survivre, les autres sont condamnés à disparaître ». L'Histoire lui donne raison. De là son constant pessimisme, mais jamais cela ne lui a enlevé son courage.

La dernière fois que nous nous sommes vus c'était en mai 2009, à une manifestation pour l'indépendance organisée par un collectif de jeunes sans affiliation politique. Le départ avait eu lieu au parc Lafontaine et s'était terminé Place du Canada. Son fils Jérémie était monté sur la tribune et avait lu la fameuse lettre de Falardeau : « Lettre à Jérémie ». C'était extrêmement touchant. Je crois bien qu'il se sentait heureux. Il avait confiance que ce peuple allait reprendre la vieille bataille. Après, je ne l'ai plus revu. Les derniers mois de sa maladie, il refusait de voir ses amis. Trois semaines avant sa mort, il m'appelle pour m'expliquer son attitude. C'était en même temps un adieu. Puis sont venus les jours de chagrin et de recueillement. Sa mort a créé un immense désarroi chez une certaine jeunesse. J'ai depuis entendu beaucoup de témoignages de gens qui ne l'avaient jamais connu mais qui ont fondu en larmes en apprenant sa mort. Il était une voix ! Le silence ne lui sied guère. Heureusement, elle nous parle encore. C'est à nous maintenant de bien l'entendre.

Notes et références

1. Ce portrait du militant Pierre Falardeau ne peut malheureusement être chronologique comme je l'aurais souhaité. Pour se retrouver dans son parcours cinématographique et littéraire, je vous invite à consulter le site officiel Pierre Falardeau qui recense l'ensemble de son œuvre.
2. *Les bœufs sont lents mais la terre est patiente*, Montréal, VLB éditeur, coll. « Partis pris actuels », 1999.
3. Boulanger, R. et P. Falardeau, *Le monde selon Elvis Gratton*, Québec, Éditions du Québécois, 2009.